

Trois films

Jean-Pierre Piché

Volume 31, Number 5 (185), October 1989

Du cinéma

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60506ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Piché, J.-P. (1989). Trois films. *Liberté*, 31(5), 4–6.

JEAN-PIERRE PICHÉ

TROIS FILMS

Attendre avec les autres dans le décor de la ville, sans un mot, sur les trottoirs gelés. Ou brûlants ou mouillés. Les cinémas, les affiches, les édifices qui dessinent la ville. Une ville. Et marcher vers les fauteuils.

Les lumières s'éteignent.

Plus que les petites veilleuses dans les allées. Et sur les visages, les premiers reflets.

Une gare. Un train qui souffle et crache le long des quais. Gonflé à bloc. Il se vide maintenant. On dirait l'humanité entière qui s'écoule de son flanc droit, se répand et coagule sur les trottoirs de bois. Le bruit des bottes, et des coups de feu au loin, pas si loin, en arrière-plan. On ne voit pas. Prague? Varsovie? Plus de train. Une femme restée seule commence à marcher sur les rails dans la direction d'où le train était venu.

Les lumières s'allument. Rentrer. Oublier.

La nuit, puis le jour à nouveau.

Les lumières s'éteignent.

Des Indiens maintenant. Venus du nord, de l'est, des montagnes, de partout. Les Apaches, des hordes qui chevauchent et attaquent le convoi. Le train immobilisé en plein

désert. Un grand cadavre, avec d'autres plus petits autour, d'hommes et de chevaux. Le visage d'une très jeune Indienne, et bientôt tout son corps ramassé sur le sol se révèlent, à mesure que retombe la poussière. Musique. Oubliée? Abandonnée? Comptée pour morte? Seule dans le décor, elle cherche dans le désert à se cacher. Le ciel bleu, le ciel rose, la lune déjà haute et pleine et claire, les cactus et le sable rouge. Puis la nuit, une seconde, et le matin. On la voit de dos, elle marche vers la montagne.

Les lumières s'allument. La secouer légèrement par l'épaule, allez il faut rentrer maintenant. Marcher dans la rue sous la pluie jusqu'à la voiture. Feux, vitrines, lampadaires, toutes ces choses qui regardent. Et passer devant leurs yeux. Claquer la portière. Phares. Musique.

La nuit, puis le jour à nouveau.

Les lumières s'éteignent.

En gros plan, plus noir que tout et orné de drapeaux, le train entre en gare sans un seul bruit, glisse sur les rails comme dans un rêve. Des soldats juchés sur la locomotive, debout sur les toits des wagons, sur les marchepieds, des soldats partout, l'arme en bandoulière, certains éclopés et d'autres, le corps à moitié sorti par les fenêtres grandes ouvertes, agitant la main faiblement. Pas un son. L'Italie. Tout s'efface. Une femme marche dans une rue étroite, humide et ruisselante. Elle met les pieds dans les flaques d'eau. Un petit chien la suit à dix pas. Il est laid, frisé, il marche de travers et contourne les flaques. Plus que le chien maintenant. Toujours marcher.

Les lumières s'allument. Marcher avec les autres et monter dans les wagons. Rouler sous la ville, sous les trottoirs et sous les cimetières. Repos. Plus que les parois des tunnels. Rentrer, la nuit. Les maisons rangées au fond des allées regardent. Regardent passer des siècles.

La nuit. Endormis enlacés tous les deux. Tous ces trains, tous ces gens disparus et ceux qui ont vu. Il faut du courage.

Puis le jour. Toujours la même histoire. À quoi bon?

Toutes ces images sur la surface lisse du globe, les mêmes, disparates, pas les mêmes, confondues, et dans la mémoire. Un homme dans une gare, Penn Station, New York, une valise gonflée, un petit chien, la jeune Indienne et Prague et Varsovie ou ailleurs, les Apaches et marcher sur les rails, le train muet, les soldats, les cadavres, le ciel, les cactus et le sable, le casse-croûte de la gare et rentrer la nuit sous les couvertures, et les rails dans la lumière jaune du phare, qui passent sous la locomotive, de plus en plus vite, et marcher et attendre. Recommencer. La main s'abat sur la lampe et tâtonne, agrippe le frein d'urgence et tire de toutes ses forces, longue plainte, long déchirement du train qui glisse de mortelles secondes sur les rails et s'arrête dans une dernière secousse en pleine campagne, non ce n'est rien, quelques lumières brillent au loin, dormir, c'est fini maintenant, éteindre, et le train on l'entend qui s'ébranle, reprend sa course, le bruit s'atténue, puis plus rien. La nuit. Oublier.

Les lumières. Jour encore. Il faut du courage. Et marcher et attendre. Jour. Et nuit.

Les lumières s'éteignent.

Une fois, ce sera pour de bon.

Né en 1950, Jean-Pierre Piché est professeur au collège Montmorency où il donne un cours sur la nouvelle et anime des ateliers de création littéraire. Trois films est tiré d'un recueil de nouvelles en préparation; un second texte extrait de cet ouvrage, L'assemblée, sera prochainement publié dans nos pages.